

CARTOGRAPHIE D'INTERNET Du virtuel à la re-territorialisation¹

VIVIANE SERFATY

Institut d'Études Politiques / Université Robert Schuman - Strasbourg III

Dès le début de la généralisation d'Internet, tout un imaginaire lié au caractère virtuel du réseau, à son immatérialité, se fait jour et s'exprime par des craintes diffuses : la crainte de perdre la corporéité en raison de l'abstraction que promeut l'écran, se prolonge par la crainte de la perte d'espaces communs, qui réduirait ainsi à néant le processus politique.

Loin d'être spécifique à Internet, cependant, cet imaginaire de l'immatérialité s'appuie en fait sur tout un ensemble de « discours circulants »,² dont l'existence est bien antérieure à celle du réseau. C'est d'ailleurs par l'entremise de ces discours, qu'ils soient technophiles ou technophobes, qu'Internet perd l'inquiétante étrangeté qui l'entoure et commence à s'implanter dans les pratiques quotidiennes. Dans un second temps, des pratiques sociales émergent et contribuent encore davantage, dans un processus de familiarisation, à intégrer la technologie nouvelle dans le quotidien.³

Ce rapport fécond entre représentations et pratiques, où transparait l'imaginaire du réseau, formera le noyau principal de cette étude qui, après l'analyse de la virtualité ou a-territorialité du réseau au travers de quelques éléments discursifs, s'attachera, dans un second temps, à l'examen de quelques pratiques qui, au contraire, aboutissent à sa re-territorialisation.

L'immatérialité redoutée d'Internet se construit en partie autour de l'opposition entre espace réel et espace virtuel. Si nous tentons une très brève description de ce que recouvre le concept d'espace, il apparaît que pour Kant, « l'espace n'est rien d'autre que la forme de tous les phénomènes des sens extérieurs, c'est-à-dire la condition subjective de la sensibilité sous laquelle seule nous est possible une intuition extérieure ».⁴ Kant établit ici un rapport structurel entre intériorité et extériorité, qui exercent l'une sur l'autre une influence mutuelle et se définissent l'une par rapport à l'autre. Par ailleurs, l'espace possède une dimension historique, politique et sociale ; l'espace réel déploie des frontières, des limites, répartit des surfaces et des

¹ Une version abrégée de cette étude a fait l'objet d'une communication lors du congrès de l'Association française d'études américaines (AFEA), *Territoires d'Amérique*, Université de Rouen, 30 mai-1^{er} juin 2003.

² Patrick Charaudeau, *Le Discours d'information médiatique : La construction du miroir social* (Paris : Nathan/INA, 1997) 112.

³ Viviane Serfaty, « De La Répulsion à la fascination : Internet et les représentations des NTIC », *Asp*, Université Bordeaux II, 27-30 (2000) 231-41.

⁴ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* (Paris : PUF, 1944) 55.

volumes qui manifestent les structures profondes d'une société ainsi que de son évolution et contribuent à donner sa lisibilité à l'espace. La ville tout particulièrement, par ses réseaux de quartiers à la physionomie distincte, rend visible et lisible tout un imaginaire social fondé sur des règles de coexistence et de sociabilité. Ainsi pour Castells,

*L'espace est le support matériel des pratiques sociales du temps partagé, sachant que tout support matériel comporte toujours une signification symbolique. [...] L'espace rassemble les pratiques simultanées. C'est l'articulation matérielle de cette simultanéité qui donne son sens à l'espace par rapport à la société.*⁵

Cette définition est particulièrement fructueuse en ce qu'elle met en évidence l'imbrication de l'espace, du temps et du social. Nous pouvons y ajouter que l'espace est tout entier pénétré de représentations sociales, de codes à déchiffrer : l'espace est avant tout construit socialement.

L'espace virtuel, lui, ne permettrait, semble-t-il à ses détracteurs, l'inscription ni des codes sociaux ni des diverses hiérarchies. On ne peut y circuler dans des lieux précis, autrement qu'en ajoutant foi à une ligne de texte ou, de plus en plus, à une image qui tente de reproduire les circuits et lieux de rassemblement d'une ville réelle : divers sites rivalisent d'ingéniosité pour proposer des versions virtuelles du café, du salon, de la société savante, voire de la place du marché. Mais quel que soit le degré de complexité des sites, on ne peut manquer de percevoir qu'il s'agit d'une abstraction : à ce titre, l'espace virtuel, c'est avant tout un espace mouvant, liquide où, à première vue, les repères sociaux habituels n'ont plus cours.

Internet, en se posant, au niveau des représentations, comme un doublon du monde réel, instaure une dialectique du réel et de l'imaginaire confinant parfois au vertige cosmologique. Il ne s'agit pourtant pas là d'une situation sans précédent. Ainsi, la découverte du Nouveau Monde avait poussé Montaigne, par exemple, à s'interroger : « Notre monde vient d'en trouver un autre, et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères ? ».⁶ De la même façon, à l'époque contemporaine, le concept d'espace virtuel suscite la crainte de la prolifération de mondes qui, en ôtant à l'univers sensible son caractère unique et immuable, fait vaciller leur réalité et introduit un principe d'incertitude au cœur même de cette réalité. De même que, selon le précepte économique classique, la mauvaise monnaie chasse la bonne, l'existence d'un espace virtuel met en doute la solidité de l'espace réel. L'espace virtuel entame l'espace réel dans sa singularité première, et cette itération déconstruit le modèle, le décentre, l'interprète et le transforme.

L'anxiété générée par la perception de l'immatérialité du réseau est contrecarrée par une série de stratégies de re-territorialisation, dans les discours d'une part, et dans les pratiques, d'autre part. La première opération de territorialisation est d'abord discursive et s'appuie sur une métaphore qui frappe par son ubiquité : il s'agit de la métaphore de la frontière, ainsi que celle de la route, qui lui est corollaire, et toutes deux fournissent un cadre conceptuel qui permet d'appréhender la situation nouvelle à l'aide de notions familières. Dans ce cas précis, il s'agit de calquer

⁵ Manuel Castells, *La Société en réseaux* (Paris : Fayard, 1998) 463, italiques dans le texte.

⁶ Montaigne, « Des Coches », *Essais*, Livre III, Chapitre VI (Paris : Hachette, 1948) 89.

la technologie de la mise en réseau des ordinateurs sur le mythe fondateur de la frontière, dans une tentative d'adéquation du territoire immatériel avec le territoire tangible et concret.

On a pu en effet très souvent comparer Internet à « la nouvelle frontière ».⁷ Auparavant, ce terme était couramment appliqué, dans les années soixante, à la conquête de l'espace inter-planétaire, que ce soit par le Président Kennedy ou dans la culture populaire, lorsque la série Star Trek fait de l'espace « la dernière frontière ». Ce terme fait bien sûr référence au concept qui, pour l'historien américain Frederick J. Turner, modèle la psychologie américaine au XVIII^e et XIX^e siècles. Il faut dire que la frontière imprègne si profondément les représentations nationales américaines que certains historiens lui attribuent un rôle de premier plan dans les conflits qui ont amené l'indépendance. La construction du concept de la frontière de même que sa représentation jouent en effet un rôle essentiel dans la conception géographique de l'Amérique et ce, dès l'époque coloniale. Un bref rappel historique nous amène à constater que le caractère central de ce concept ne se dément pas à l'époque contemporaine.

En effet, en 1763, la Couronne britannique affermit son emprise sur ses colonies par diverses mesures fiscales et proclame en outre que la colonisation du continent doit s'arrêter au massif des Allegheny, ces montagnes qui font partie de la chaîne des Appalaches, situées dans ce qui est actuellement la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie. L'émoi est intense dans les colonies, et « dès 1763, le conflit avec la couronne britannique a pour enjeu explicite *la frontière* »,⁸ dans son lien avec l'expansion territoriale.

Le second événement marquant se produit lorsqu'en 1890, le commissaire chargé du recensement écrit que l'abondance des colons à l'Ouest fait que l'on ne peut plus parler de frontière aux États-Unis. La clôture officielle de la frontière et donc la fin de la possibilité de défricher ou de coloniser de nouveaux territoires, crée une véritable crise de l'imaginaire américain, comme si, en acquérant la finitude, l'horizon soudain rétrécissait. C'est un sentiment d'enfermement qui, en tant que représentation, prévaut.⁹

En 1893, Turner présente son « hypothèse de la frontière » lors du congrès de l'*American Historical Society*. Pour lui, la frontière, qui n'a plus d'existence territoriale, doit être replacée au centre de l'imaginaire américain pour construire et légitimer un homme nouveau dans une société neuve. Turner affirme que la frontière, conçue dans sa dimension de rupture avec l'Europe, est ce qui permet à l'homme nouveau de se constituer :

Des conditions de vie sur la frontière ont émergé des caractéristiques intellectuelles d'importance majeure : [...] la rudesse et la force combinées à l'intelligence et à la curiosité et une tournure d'esprit

⁷Cette comparaison est due notamment à John Perry Barlow, l'un des fondateurs de l'*Electronic Frontier Foundation*, une association de défense des libertés publiques sur le réseau.

⁸Michel Korinman et Maurice Ronai, « Les Idéologies du territoire », in François Châtelet, Gérard Mairet éd., *Histoire des idéologies : savoir et pouvoir du XVIII^e au XX^e siècles* (Paris, Hachette, 1978) 240, italiques dans le texte.

⁹David M. Wrobel, *The End of American Exceptionalism : Frontier Anxiety from the Old West to the New Deal* (Lawrence, KS : Kansas U.P., 2000).

pragmatique et inventive. [...] Malgré l'environnement et malgré les traditions, chaque frontière a en effet fourni [...] un moyen d'échapper à la servitude envers le passé ; et la fraîcheur, et l'assurance et le mépris pour l'ancienne société, l'impatience envers ses contraintes et ses idées, et l'indifférence pour ses leçons ont accompagné la frontière.¹⁰

Si l'historien Frederick J. Turner a une influence aussi prépondérante, c'est en partie parce qu'il installe durablement le concept de frontière dans l'auto-célébration d'un caractère national spécifiquement américain, ontologiquement différent de l'Europe. C'est cette idéalisation turnérienne qui permet d'interpréter, à l'époque contemporaine, la conquête de l'espace, puis la création du concept d'espace virtuel comme autant de tentatives d'échapper à ce sentiment collectif d'enfermement et de retrouver les espaces infinis des commencements. Le concept de frontière a pour connotation la conquête de nouveaux territoires avec, en toile de fond, le rêve de fortunes immenses, mais aussi le rêve de retourner à la nature (*wilderness*) et de tout recommencer à zéro. Pour Turner comme pour ses contemporains, la frontière est un schéma explicatif central à toute l'histoire des États-Unis.¹¹

La frontière est de plus, dans la conception turnérienne classique, une « zone-contact entre civilisation et sauvagerie en perpétuel mouvement ».¹² Une telle interprétation du concept de frontière, en introduisant une dimension de réversibilité, y ajoute une connotation inquiétante : la frontière est le lieu où la loi n'est pas encore advenue, où peut donc se déployer un imaginaire de nature dangereuse, dépourvue de toute empreinte humaine.¹³ Le territoire vierge de la frontière fusionne en une seule image complexe un ailleurs où tout est possible, la mise en place d'une nouvelle société comme la perte irrémédiable de l'ancienne et de ses lois.

¹⁰Frederick J. Turner, « The Significance of the Frontier in American History », *The Frontier in American History* (New-York : Henry Holt & Cy, 1921) 1-16. Texte reproduit sur Internet en totalité, consulté le 6 juin 1998, <<http://xroads.virginia.edu/~hyper/turner>> : « From the conditions of frontier life came intellectual traits of profound importance. [...] That coarseness and strength combined with acuteness and inquisitiveness ; that practical, inventive turn of mind [...] in spite of custom, each frontier did indeed furnish a new field of opportunity, a gate of escape from the bondage of the past ; and freshness, and confidence, and scorn of older society, impatience of its restraints and ideas, and indifference to its lessons, have accompanied the frontier. », 15-16, notre traduction.

¹¹ « But, the notion that you go the United States, you go to the wilderness and you start over, you shed the trappings of civilization, you wipe clean the slate, start from first principles, invent the good society, that is operating in American politics long after we're concerned about the frontier. When John Kennedy talks about the new frontier of space, and when Star Trek talks about space the final frontier, those are all about the newness of America, and the possibility of being new in this landscape, and the frontier is very much a part of that vision. [...] And it gradually builds from that point to become, in many ways, the central narrative synthesis of all of American history for the next two or three decades. » William Cronon, Frederick Jackson Turner Professor of History, Geography and Environmental Studies, University of Wisconsin. Interview PBS, retranscription consultée le 25 mai 2003. <<http://www.pbs.org/fmc/interviews/cronon.htm>>

¹² François Brunet, Catherine Lejeune, « Explorations et frontières aux États-Unis : présentation », *Cahiers Charles V*, 25 (décembre 1998) 6.

¹³ « De La Répulsion à la fascination : Internet et les représentations des NTIC », *op. cit.*, 235.

Internet se nourrit de ces représentations aussi bien utopiques qu'anti-utopiques, qu'il s'agisse de la frontière en tant qu'espace-limite, toujours à explorer, ou de l'homme nouveau prêt à s'engager sur une route qui le mènera vers l'inconnu. Dans ce dernier cas, la métaphore contemporaine de l'autoroute de l'information réactualise la représentation de la route comme inépuisable vecteur de liberté.¹⁴ La route, qui est l'un des axes de diffusion de la colonisation puisqu'elle permet de poser la marque de la civilisation sur un territoire censé être vierge, va donc de pair avec la célébration de la nouvelle frontière. Rappelons que Walt Whitman a consacré à la route des cadences célèbres, donnant à l'invention de la liberté individuelle par le poète une représentation spatiale :

Afoot and light-hearted I take to the open road,
 Healthy, free, the world before me,
 The long brown path before me leading wherever I choose. [...]
 O public road, [...]
 You express me better than I can express myself,
 You shall be more to me than my poem.¹⁵

Liberté de l'homme neuf, chemin de la liberté : ces notions se retrouvent intactes lorsqu'il s'agit d'Internet et constituent une tentative de territorialisation par le discours. La comparaison entre la conquête du territoire américain et l'invention de l'espace virtuel est prise au pied de la lettre : ainsi l'une des associations les plus anciennes consacrées à Internet se nomme-t-elle *EFF - Electronic Frontier Foundation*, renvoyant directement au mythe des origines américain. John Perry Barlow qui, avec Mitchell Kapor, est l'un des fondateurs de ce groupement voué à défendre Internet des intrusions de l'État, écrit d'ailleurs :

Le cyberspace, dans sa condition actuelle, a beaucoup de traits communs avec le Far-West au XIX^e siècle. Il est vaste, il n'en existe aucune carte, il est ambigu d'un point de vue culturel et légal, [...] on s'y oriente difficilement et on cherche à s'en emparer. [...] Pour la plupart, les véritables habitants du lieu sont solitaires et indépendants.¹⁶

De la même façon, le titre original du livre de Howard Rheingold, l'un des tout premiers utilisateurs et commentateurs d'Internet, mentionne non pas les autoroutes de l'information, dont la modernité est trop banale pour

¹⁴ Viviane Serfaty, *Internet, l'imaginaire, le politique : perspective comparatiste sur quelques aspects du réseau en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis*, thèse de doctorat sous la dir. de F. Barret-Ducrocq, (Université Paris 7 : 1999) 148.

¹⁵ Walt Whitman, « Song of the Open Road », *Leaves of Grass*, (New York : Norton, 1973) 149, l. 1-3 et 151, l. 46-48.

« À pied et le cœur léger, je pars sur la grand-route
 Bien portant, libre, le monde devant moi,
 Le long chemin brun devant moi conduit partout où je voudrai [...]
 O route publique [...]
 Tu m'exprimes mieux que je ne puis m'exprimer moi-même
 Tu seras plus pour moi que mon poème », in Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, traduction de Roger Asselineau (Paris : Aubier/Flammarion, 1972) 241 et 244.

¹⁶ John Perry Barlow, « Crime and Puzzlement », in Peter Ludlow éd., *High Noon on the Electronic Frontier : Conceptual Issues in Cyberspace* (Cambridge, MA : The MIT Press, 1996) 460 : « Cyberspace, in its present condition, has a lot in common with the 19th century West. It is vast, unmapped, culturally and legally ambiguous [...] hard to get around in, and up for grabs. [...] Most of the actual natives are solitary and independent » ; notre traduction.

susciter le rêve, mais bien la colonisation des territoires de la frontière.¹⁷ Enfin, à l'époque contemporaine, l'imaginaire de la frontière s'est manifesté pendant plusieurs années dans la presse économique, qui a représenté Internet comme un espace peuplé d'entrepreneurs audacieux, d'investisseurs tout prêts à engager du capital-risque dans des entreprises à la croissance foudroyante¹⁸ — jusqu'à l'éclatement de la bulle des NTIC. Dans le domaine discursif, donc, les connotations du concept de frontière concourent à re-territorialiser l'immatériel.

La deuxième opération de territorialisation est graphique et vise à créer une topographie virtuelle, ce qui, selon toute apparence, constitue une contradiction dans les termes. Des cartes routières de ce nouveau territoire sont publiées (fig. 1 et 2), rendant ainsi sa dimension littérale à la « nouvelle frontière » et prenant à contre-pied la fluidité et la mutabilité spécifiques à Internet.

Les territoires virtuels¹⁹ semblent créer une réalité spatiale calquée sur le monde tangible : les voies d'accès aux sites ressemblent aux ramifications de routes ou de rivières, les grandes catégories — enseignement, services de l'État, par exemple — figurent les continents. Enfin, un index²⁰ introduit un second niveau de sens, car il retrace le quadrillage rigoureux de l'espace virtuel selon le système de l'abscisse et de l'ordonnée qui permet de s'y repérer selon un ordre alphabétique des plus rationnels (fig. 3).

La carte du réseau permet de le baliser et de le rendre familier, de lui faire perdre son étrangeté et de le rendre ainsi maîtrisable. C'est la raison pour laquelle la rigueur de la représentation géométrique est adoptée, car elle vise à impartir au réseau la crédibilité, voire le crédit qu'on accorde à un phénomène susceptible de description, de catégorisation et de classement : c'est une manifestation du réel. Les cartes du cyberspace sont des représentations graphiques, donc matérielles, d'informations qui sont, elles, immatérielles : l'activité cartographique, quand elle s'applique à Internet, tend à fixer une information fluide et mouvante afin de nous donner une prise sur elle et de nous redonner le sentiment d'une spatialité ainsi que d'une continuité familières.

Quels sont donc les parcours possibles que cette carte présente ? Les sites officiels, le ministère de l'Éducation, les universités. Les seuls sites commerciaux sont ceux d'*amazon.com*, qui s'arroge le titre de plus grande librairie du monde et ceux des constructeurs informatiques. Une telle insistance sur la culture savante, les livres, les manifestations du pouvoir, un tel déni de la culture populaire ou de l'élément ludique, sans parler de la pornographie, tous éléments pourtant si présents sur le Net, n'est pas uniquement le fruit d'une stratégie commerciale visant à privilégier certaines sociétés ; C'est aussi une façon d'assimiler le réseau aux plus

¹⁷ Le titre original est *The Virtual Community : Homesteading on the Electronic Frontier* (Reading, MA: Addison-Wesley, 1993) consultable sur Internet, <<http://www.rheingold.com>>

¹⁸Roger W. McChesney, « The Internet and U.S. Communication Policy-Making in Historical and Critical Perspective », *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 1, 4 (1996) <<http://www.jcmc.huji.ac.il/vol1/issue4/mcchesney.html>>, consulté le 8 juillet 1997.

¹⁹ Voir annexes 1 et 2 en fin d'article [114-15].

²⁰Shelly Brisbin, Jason Snell, Geoff Duncan *et alii*, *Mac User Internet Road Map*, 1996.(Voir annexe 3 [116])

hautes instances de la culture et du pouvoir et de lui donner ainsi sa légitimité symbolique.

On peut également noter la publication, en France, dès 1997, d'un *Guide du routard Internet*, qui propose de bonnes adresses et des prix raisonnables, tout comme s'il s'agissait d'un territoire réel à explorer²¹ : la collection *Guide du routard* n'a eu, jusqu'à présent, que des pays ou des régions bien tangibles dans ses catalogues. Tout se passe donc comme si l'on acceptait implicitement l'idée que le territoire virtuel est assimilable aux territoires tangibles, sans être leur double, mais en tant que représentation. L'opération cartographique, accompagnée par la production d'un guide touristique, place Internet au cœur d'une intertextualité, celle qui accompagne le discours sur le territoire, qui vise à neutraliser l'effet d'irréalité dont souffre encore le réseau, lui attribuant ainsi un peu de la profondeur de l'espace vécu.

L'intertextualité propre à l'activité cartographique joue d'une autre façon encore : la cartographie classique en effet, depuis Ptolémée au II^e siècle de notre ère, se fonde sur le postulat d'un espace continu et stable, quand bien même il inclut des territoires encore inexplorés ; elle utilise par ailleurs un système de latitude et de longitude qui permet de mesurer les distances et de décrire le territoire sans pour autant se substituer à lui : selon l'adage classique, « la carte n'est pas le territoire ». La cartographie fournit une véritable méthodologie de la représentation qui possède l'immense avantage d'être transposable à tous les territoires et donne ainsi le moyen de délimiter des domaines, d'attribuer des droits de propriété :

Les domaines que les explorateurs portent sur les cartes, et les cartes qu'ils produisent, ouvrent des territoires à des intérêts [économiques]. [...] Qu'il s'agisse de mines d'or, de forêts ou [...] de cultures humaines, les cartes servent de plan, de modèle et fournissent un programme détaillé en vue de leur exploitation future.²²

Les cartes permettent ainsi d'appriivoiser ce qui jusque-là échappait à la connaissance, et d'en préparer l'exploitation économique. C'est précisément ce que l'on a pu constater avec l'émergence de moteurs de recherche efficaces tels que Google, dont l'importance économique ne cesse de croître alors même qu'il ne répertorie qu'un infime pourcentage, estimé à quinze pour cent, des territoires du Net. En effet ce moteur ne peut faire apparaître un site dans ses listes que lorsqu'un nombre suffisant de liens, insérés dans d'autres pages, y conduit.²³ Google est donc prioritairement un inventaire d'itinéraires et de parcours. Mais ce mode opérationnel constitue précisément une mise en application numérique du principe de la cartographie, qui repère les espaces les uns par rapport aux autres. Selon l'analyse de Louis Marin, « la carte est d'abord un filet d'itinéraires ; le plan,

²¹ Guide du Routard, *Internet* (Paris : Hachette, 1997).

²² Staple, Gregory C., « The domains that explorers chart, and the maps they produce, open up territories to interests that view them differently... [B]e they goldfields, stands of timber or... human cultures ... maps serve as the groundplan, the blueprint, the graphic agenda for subsequent exploitation. », « Notes on Mapping the Net: from Tribal Space to Corporate Space » in *Global Telecommunications Traffic Statistics and Commentary*, <http://www.geog.ucl.ac.uk/casa/martin/geography_of_cyberspace.html>.

²³ Cf. <<http://www.google.fr/intl/fr/faq.html>>, consulté le 5 mai 2003.

un système de parcours potentiels ». ²⁴ Ainsi donc, la cartographie d'Internet pourra aboutir, à terme, à produire une représentation de la totalité du Net, rendant ainsi chaque site théoriquement exploitable.

À ces deux opérations de re-territorialisation discursive et graphique s'en ajoute une troisième, relative aux pratiques celle-là, et qui elle-même comporte trois volets distincts, ayant trait au droit, au commerce et à la sociabilité.

Le droit d'Internet s'applique à tous les aspects des activités qui y ont lieu, puisqu'un corpus juridique considérable voit le jour et en régle le déroulement. Qu'il s'agisse d'échange de fichiers ou de liberté d'expression, la loi applicable est celle du pays où est situé le serveur, conjuguée, dans le cas de la propriété intellectuelle, aux règles du droit international. Le réseau se relie donc à la territorialité la plus traditionnelle.

La forte augmentation des échanges commerciaux sur le réseau est également à l'origine d'une opération de territorialisation, distincte de celle réalisée par la mise en place de leur réglementation. En effet, l'idéal de la gratuité avait fait des échanges sur Internet une véritable économie du don. Dès l'origine, les systèmes d'exploitation tels que Unix, ou les protocoles de transmission de données comme TCP/IP et bien d'autres ont été mis à la disposition de tous. Si Linux a pu voir le jour en tant qu'œuvre collective, c'est bien grâce à la gratuité d'Unix. ²⁵ Or, ce système de production et de distribution gratuites de code informatique commence à tomber en désuétude. Un modèle commercial apparaît, qui délimite des territoires où il faut payer des droits d'entrée pour pouvoir bénéficier de logiciels qui jusqu'ici ont été du domaine public. Ainsi, un procès gagné en première instance par la société informatique Eolas pourrait remettre en cause la gratuité de l'HTML, le code qui permet la publication de texte sur Internet. ²⁶ Les sites de certains journaux ou ceux de certains jeux en réseau tels que Wordox sont, eux, déjà devenus payants. Ce type d'opération fait écho à l'affirmation de propriété sur un territoire (*staking out a claim*) qui a caractérisé la colonisation des territoires de la frontière américaine.

Le troisième volet de la re-territorialisation effective du virtuel, cependant, c'est surtout la mise en place de myriades de petits groupes fondés sur les affinités électives, qui s'approprient une partie de l'espace d'Internet. Rassemblés autour de thèmes d'une extrême diversité, ces groupes font de leur parcelle de territoire virtuel des lieux de sociabilité.

Notons tout d'abord l'existence d'un phénomène très marginal, mais qui ne manque néanmoins pas d'intérêt : il s'agit des micro-nations, ces pays virtuels créés de toutes pièces sur Internet, et que certains appellent plaisamment des « états d'esprit », mais qui reproduisent avec une exactitude perfectionniste les cartes, et tous les signes extérieurs de souveraineté tels que constitution, cours de justice, hymnes nationaux,

²⁴ Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces* (Paris : Minuit, 1973) 332.

²⁵ Pour une analyse détaillée de la gratuité d'Unix, voir Viviane Serfaty, « Internet : fragments d'un discours utopique », *Communication & Langages*, 119 (janvier-mars 1999) 106-17.

²⁶ Paul Festa, « Eolas suit may spark HTML changes », *New-York Times*, 19 sept. 2003.

passports ou timbres.²⁷ Ces sites jouent sur une ambiguïté : ils doivent leur existence à un réseau immatériel, mais ils n'ont de cesse d'affirmer la matérialité de leur existence et certains recherchent même la reconnaissance accordée aux États ayant une dimension territoriale.

Au-delà de cette citoyenneté ludique, il faut surtout mentionner les innombrables groupes de discussion asynchrones, organisés par sujets, qui fidélisent leurs participants autour d'un intérêt commun sur des périodes souvent très longues. C'est un territoire de type associatif, où la dimension matérielle se manifeste avant tout par le maintien en ligne des archives des discussions, qui fournissent un élément de permanence à l'éphémère de la parole. Qu'il s'agisse de groupes publics ou privés, ils délimitent un territoire familier dans l'immensité du Net, offrant à leurs participants un espace de reconnaissance et de relation.

L'approche contemporaine des relations de groupe, en les dissociant de tout ancrage territorial, permet de reconnaître aux groupes sur Internet une territorialité symbolique.²⁸ En effet, ce qui importe alors, ce ne sont ni les caractéristiques topographiques ni celles des membres qui constituent ces groupes, mais les formes de comportement qui y sont légitimes et qui engendrent des sentiments d'appartenance, d'intimité et de reconnaissance mutuelle. Ce territoire symbolique est alors défini comme un espace d'interaction qui régit la nature des rapports interpersonnels et possède une fonction d'intégration sociale, reposant sur l'existence d'idéaux ou plus généralement de constructions symboliques spécifiques au groupe.²⁹ Or ce sont précisément les caractéristiques constitutives des interactions au sein des groupes de discussion sur Internet.

La re-territorialisation de relations groupales au départ immatérielles s'observe aussi dans le fait que les membres de ces groupes prolongent souvent leur participation aux débats par des rencontres dans la vie réelle.³⁰ Celles-ci prennent les formes traditionnelles du lien social : correspondance suivie, rencontres amicales, repas pris en commun, toutes activités pour lesquelles la proximité s'avère essentielle. Stacy Horn, qui fonde en 1989 un groupe de discussion baptisé ECHO destiné aux habitants de New York a pu ainsi observer que 83% des membres du groupe connaissent personnellement d'autres membres du groupe et que 67% d'entre eux se sont rendus aux réunions en face à face organisées à intervalles réguliers.³¹ De nombreux autres auteurs³² ont constaté l'existence de ce phénomène qui

²⁷ The Principality of Freedonia <<http://www.freedonia.org/>>. Nova Roma Resurgens <<http://www.novaroma.org/main.html>>. Webring of Micronations <<http://m.webring.com>>.

²⁸ Amitai Etzioni, *A Responsive Society: Collected Essays on Guiding Deliberate Social Change* (San Francisco: Jossey-Bass Publishers, 1991).

²⁹ Marcia P. Effrat, « Approaches to Community », in Marcia P. Effrat éd., *The Community: Approaches and Applications* (New-York: The Free Press, 1974) 1-28.

³⁰ Cette expression est employée de façon tellement systématique qu'elle n'apparaît plus dans les messages que sous la forme de l'acronyme IRL (*in real life*).

³¹ Stacy Horn, *Clicks, Culture and the Creation of an Online Town* (New York: Warner Books, 1998).

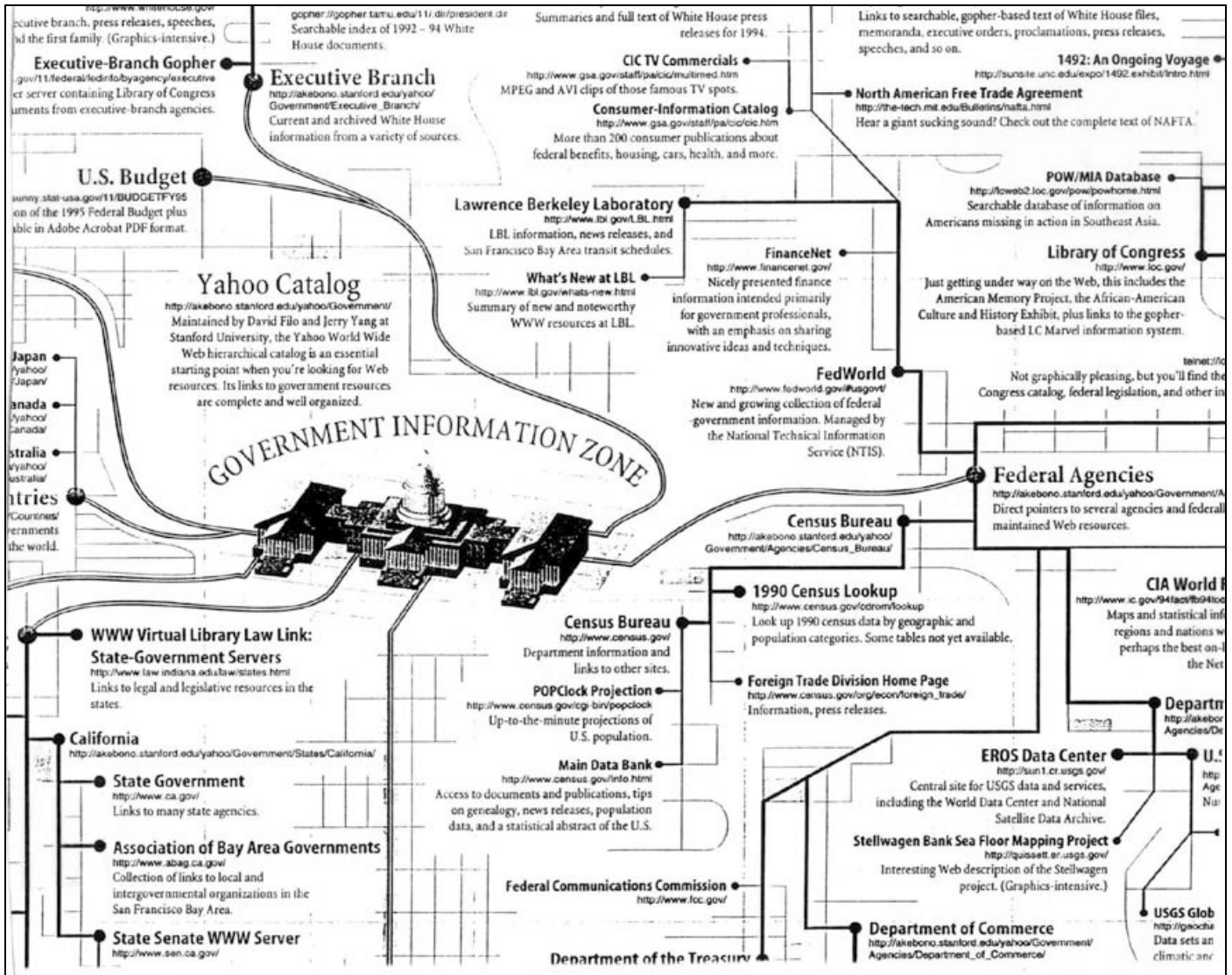
³² Cyd Strickland, « A Personal Experience with Electronic Community », *Computer-Mediated Communication Magazine*, June 1998, <<http://www.december.com/cmc/mag>>; Malcolm R. Parks and Kory Floyd, « Making Friends in Cyberspace », *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 1, n° 4, 1996, (consulté le 7 juin 1998), <<http://www.jcmc.huji.ac.il/vol1/issue4/parks.html>>

montre bien que la notion de « virtuel » n'est guère de mise lorsqu'il s'agit des interactions sociales sur Internet. Les liens noués dans les groupes de discussion peuvent en réalité s'avérer d'une importance affective majeure qui débordé le cadre des échanges de correspondance, et qui repose sur une proximité géographique effective.³³

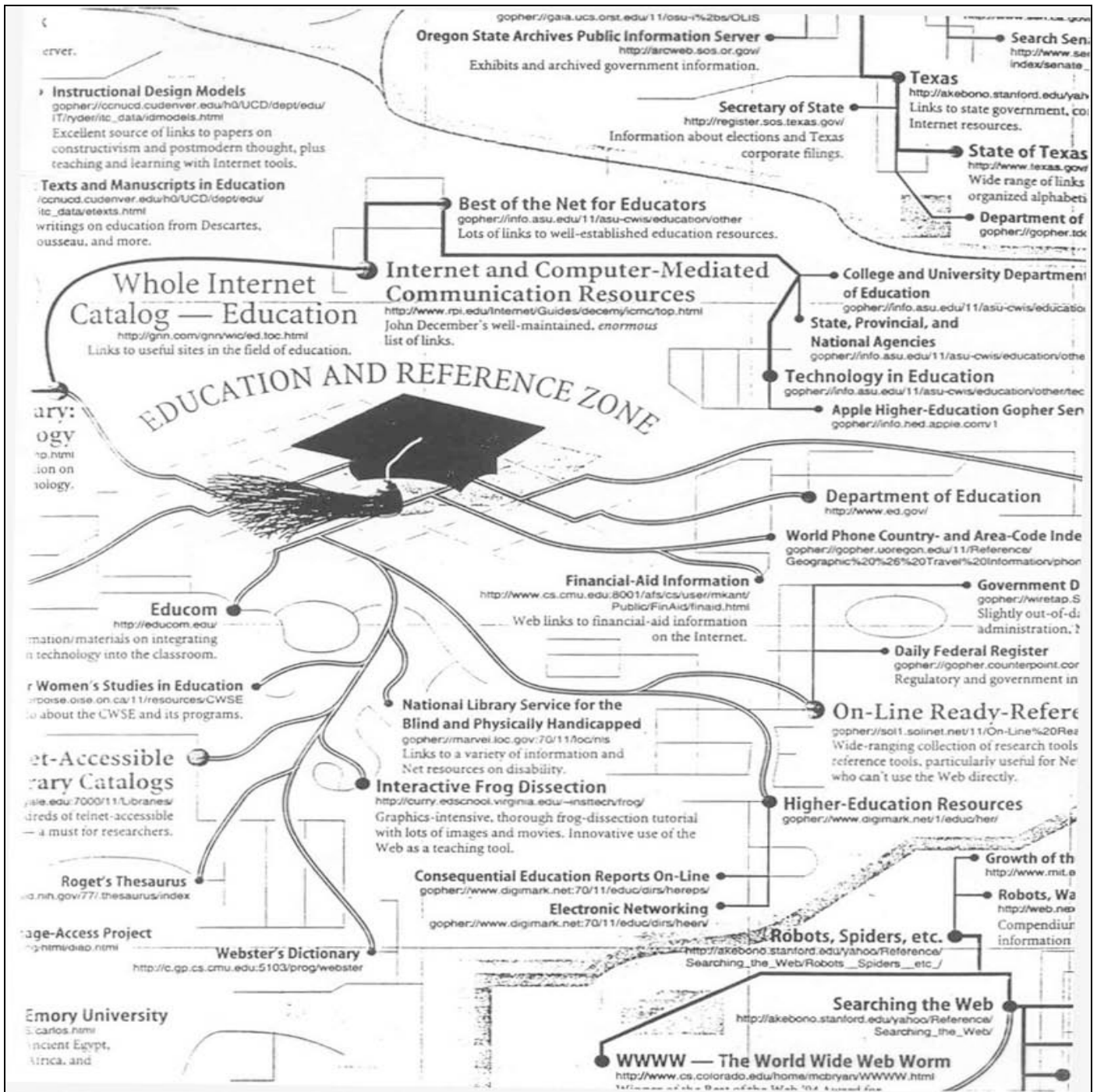
Au terme de cette étude, il apparaît que l'insertion croissante d'Internet dans les pratiques sociales contemporaines a conduit à la familiarisation du réseau grâce à un double processus. Un processus discursif, tout d'abord, où l'expérience de l'exploration puis de l'expansion territoriale fondatrice des États-Unis se voit calquée, par le biais de la métaphore, sur le réseau, ce qui aboutit à sa re-territorialisation symbolique. Mais on observe aussi un processus incessant de création de pratiques sociales, par lequel de petits groupes fédérés autour de leurs ressemblances, créent des listes, des pages personnelles ou des « blogs », ces hybrides de journal intime et de réflexions sur l'actualité, qui sont autant de territoires balisés et dotés d'identités distinctes qui re-territorialisent l'espace virtuel en le divisant en une multitude de fragments. C'est pourquoi, deux cent dix ans après la fermeture de la frontière aux États-Unis, la frontière d'Internet peut, elle aussi, être officiellement déclarée close.

³³ Barry Wellman, Milena Giulia, « Virtual Communities as Communities : Net Surfers Don't Ride Alone », in Marc A. Smith, Peter Kollock, eds., *Communities in Cyberspace* (London : Routledge, 1999) 181.

ANNEXE 1



ANNEXE 2



ANNEXE 3

MacWEEK, B12
Mailing Lists, H6
Metrowerks, C12
Microsoft, C11
Military, A3
 Military History, B3
Minnesota, C5
 Minnesota House of Representatives, C5
Motorola, D10
Mutual-Fund Market Manager, F14

N North American Free Trade Agreement (NAFTA), A8
NASA, A11
 NASA Information Services, A11
 NASA Internet Connection, A11
NASDAQ Financial Executive Journal, G11
National Criminal Justice Reference Service, B2
National Information Infrastructure, A2
National Oceanic and Atmospheric Administration, D8
National Trade Databank, D8
Navy On-Line, A3
NCSA Starting Points for Internet Exploration, H3
Net Happenings, H2
NetFind, I6
NetSearch Search Tool, G5
NETworth, F15
 Internet Information Center, F15
 NETworth Market Outlook, F14
Newton, Apple (product and software information), E14
NEXOR Mac-Software Catalog, C14

Q On-Line Career Center, H14
Online Computer Library Center (OCLC), E1
On-Line Ready-Reference, F5
On-Line Tour of the Planets, A12
OpenDoc, C12
Oregon, C5
 Oregon Legislative Information, D5
 Oregon State Archives Public Information Server, D
OTS Mac Archive, C15
Oxford University Bodleian Library, G1

P Paleontology Exhibits, UC Berkeley, G3
Personal-Finance Internet Resources, H15
 Data Archives, H15
 World Wide Web Resources, H15
Planet Earth, H3
Postmodern Culture, E1
POW/MIA Database, A9
PowerPC News, D11
Project Gutenberg, I13
Public Broadcasting System Gopher, G10

Q QMS, D11
Qualcomm, D10
Quanta, I14
QuoteCom, F10

R Radius, E10
rec.humor Page, Usenet, H9
Registered WWW Servers by Country, H3